

mission de me raccompagner jusqu'à l'hôtel et me persuadèrent de faire quelques pas de plus afin de contempler le nouvel édifice de l'Opéra nommé en l'honneur de Navoi, le grand poète ouzbek. Il avait été construit par des prisonniers de guerre japonais qui, m'assurèrent-ils, avaient accompli là une œuvre remarquable. Au centre d'un square spacieux, à l'avant du théâtre, se trouvait une grande fontaine illuminée par en-dessous d'une myriade de couleurs, et dont ils étaient très fiers. Ils se dirigèrent enfin vers l'hôtel et prirent congé à regret, me demandant de transmettre aux Canadiens, à mon retour, leurs meilleurs vœux d'amitié.

A titre de représentants d'une école technique, ils me firent bonne impression. Ils n'ambitionnaient pas de poursuivre leurs études et étaient heureux de ce que le cours qu'ils avaient choisi leur procurerait un emploi intéressant et une vie agréable. Deux d'entre eux étaient russes et un autre ouzbek, mais tous étaient nés à Tachkent et parlaient les deux langues. Nul ne pontifiait, mais tous aimaient lire et avaient assisté à de nombreux spectacles d'opéra, de ballet et de théâtre. Tous avaient la conviction que les gens simples comme eux, partout dans le monde, souhaitaient la paix et ils semblaient confiants de pouvoir éviter la guerre...

Chanteuse ouzbek

De retour à l'hôtel, je remarquai que la célèbre danseuse et chanteuse de folklore Tamara Khanum, que j'avais entendue en 1953 alors qu'elle accompagnait une délégation culturelle soviétique en Norvège, donnait un concert ce soir-là au théâtre situé dans la même rue que mon hôtel. J'exprimai le désir d'assister au spectacle, et mon guide me confia qu'elle était une amie de longue date et qu'il se ferait un plaisir de m'accompagner.

Nous étions assis à la première rangée. Tamara Khanum était en excellente forme et rendit un programme difficile de chansons et de danses folkloriques d'origines diverses, notamment chinoise, coréenne, indienne, espagnole, hongroise, finlandaise, russe, norvégienne et, évidemment, ouzbek; elle chanta toutes ces œuvres dans leur langue originale. Lorsque nous nous sommes rendus dans les coulisses pour lui parler à l'entr'acte, j'observai que j'étais probablement la seule personne de l'auditoire ce soir-là à comprendre le norvégien, qu'elle parlait impeccablement. Elle s'était produite à Oslo et dans plusieurs autres villes et avait beaucoup aimé sa tournée norvégienne, quoique Trondheim lui ait plu davantage. Elle m'offrit trois magnifiques roses et insista pour que je m'assoie. Quant

à elle, elle devait rester debout et marcher un peu au cours de l'entr'acte, dit-elle, pour empêcher ses muscles de s'ankyloser. Sa loge n'occupait à un bout de la scène qu'un petit coin protégé par un rideau, et ses robes, ses souliers et ses bijoux étaient disposés de façon à lui permettre de se changer rapidement. Son habilleuse, une femme âgée qui l'accompagne partout, doit être un ange d'efficacité, car la célérité avec laquelle elle change entièrement de costume constitue l'un des plus étonnants aspects de son spectacle.

Stalinabad

Au cours de ce même voyage, John Watkins visita Stalinabad. La discussion suivante, qu'il eut avec un groupe d'étudiants, s'est déroulée à l'université:

Au lieu de bas-reliefs le long de la corniche couronnant la façade de l'école, il y avait une rangée de bustes de poètes célèbres, dont le poète perse du X^e siècle, Firdausi, que les Tadjiks considèrent comme un des leurs parce qu'ils partagent la même langue, l'Ouzbek Navai et l'Ukrainien Shevchenko. Un étudiant, qui me contemplait avec une curiosité non dissimulée, s'est détaché de son groupe d'amis et a trouvé le courage de venir vers moi et de me parler. Il croyait savoir que j'étais canadien, dit-il poliment en guise d'introduction. C'était vrai, mais comment le savait-il? Ses amis et lui m'avaient entendu parler au directeur et ils se demandaient s'il ne me plairait pas de visiter l'université. Dans ce cas, ils seraient heureux de me servir de guides. J'acceptai l'invitation avec plaisir.

L'étudiant qui m'avait d'abord adressé la parole était un Ouzbek prénommé Ahmed. Tout en marchant, il me présenta ses amis. J'oublie leurs noms, mais il y avait un Tadjik, un Pamir, un Russe, un Ukrainien et un Israélite dans le groupe, et ils se spécialisaient chacun dans une discipline différente. L'Ouzbek souligna la diversité des origines du groupe et me déclara que cela était caractéristique non seulement de l'université mais de la ville également. L'université, comme tous les grands édifices de Stalinabad, n'existait que depuis quelques années mais elle était déjà surpeuplée.

Le soir commençait à tomber et des lumières projetaient leurs feux sur l'édifice. L'intérieur, tout simple, solide et fonctionnel, sans recherche décorative, ne présentait rien de bien remarquable. Il se donnait un cours dans une des salles de classe du département de marxisme-léninisme. Certains des étudiants du groupe qui m'accompagnait avaient disparu, mais d'autres se joignirent à nous et posèrent toutes sortes